

ARARAT

Synopsis

("L'Histoire, il faut la raconter. La vie, il faut la vivre." Atom Egoyan)

Un artiste peint le portrait de sa mère.

Un metteur en scène réalise le film de sa vie.

Un adolescent passe la douane.

Une jeune femme veut comprendre comment son père a disparu.

Une conférencière se sert de l'Histoire pour oublier la sienne.

Un acteur interprète un "méchant" sans en mesurer les conséquences.

Une seule histoire les réunit : celle de l'Arménie.

Historique

Les Arméniens et l'Arménie

Les Arméniens sont un peuple ancien dont l'histoire connue remonte à plus de 2500 ans. De nos jours, l'Arménie se situe à l'est de la Turquie et au nord-ouest de l'Iran. Le pays a également des frontières avec la Georgie et l'Azerbaïdjan. Jusqu'en 1914, le Mont Ararat, sommet culminant de l'Arménie, était le point de rencontre de trois empires, ceux de Russie, de Turquie et de Perse.

L'Arménie fut la première nation à adopter le christianisme et peu après, un scribe inspiré inventa une calligraphie pour la langue arménienne, qui est indo-européenne. La foi et une culture développée ont permis à ce peuple de survivre malgré des forces contraires, telles qu'un climat particulièrement rude qui a dissuadé tous les envahisseurs de s'installer dans le pays. L'église arménienne, qui s'est développée en dehors de l'orthodoxie grecque et de l'église romaine, n'a jamais cessé d'être autonome.

Au Moyen-Age, les dynasties royales arméniennes ont été, malgré leur règne bref, extrêmement brillantes. Le génie arménien se manifesta alors dans les arts, en particulier l'architecture et l'enluminure de manuscrits. En 998, les Arméniens bâtirent une capitale à Ani dont on peut encore admirer les ruines majestueuses, situées à la frontière arménienne de la Turquie.

Plus tard, attirés par les rivages méditerranéens et surtout à cause des envahisseurs qui venaient par vagues régulières tout détruire sur leurs terres, les Arméniens se déplacèrent vers l'ouest. Entre le XIe et le XIVe siècle, ils créèrent un nouvel état, la Cilicie, dans la région située actuellement au sud et au milieu de la Turquie, au nord de Chypre. Ce fut une période très faste, un "Age d'or" durant lequel ils instaurèrent une monarchie et nouèrent des relations avec l'Europe. L'Arménie cilicienne dura jusqu'en 1375.

Bien qu'ayant perdu leur souveraineté, les Arméniens acquirent au cours des années suivantes une place prépondérante dans le commerce avec l'Empire persan sur lequel, grâce à la faveur du Shah Abbas 1er lui-même, ils exercèrent leur domination commerciale pendant cent ans à partir de 1605. Cet événement marqua le début de l'Arménie moderne. Toujours grâce au commerce, ils gagnèrent la faveur de Moscou. A cette époque, le territoire arménien proprement dit était divisé en deux parties, sous la coupe de deux empires : la Turquie ottomane, à l'ouest, la Perse, puis la Russie, à l'est.

Une importante diaspora arménienne était alors éparpillée un peu partout dans le monde. Ainsi, à Venise, en 1817, un moine arménien enseigna sa langue à Byron qui écrivit pour elle une grammaire appropriée.

La "question arménienne" éclata à la fin du XIXe siècle à cause de l'incapacité de l'Empire Ottoman à doter l'Arménie d'un pouvoir administratif stable et fort. Les puissances européennes, en rivalité avec l'empire, refusèrent alors que ce territoire soit annexé à la Russie arménienne. Les massacres commencèrent, pour culminer avec le terrible génocide de 1915.

Par la suite, la partie orientale de l'Arménie devint une république indépendante (1918-20), puis une république soviétique (1920-91) et à nouveau, depuis 1991, un état indépendant qui fait partie intégrante de la CEI.

Les massacres arméniens

Sous l'autorité de l'Empire Ottoman, jusque vers 1890, les Arméniens souffrirent davantage du désordre qui régnait plutôt que des massacres. Dans les années 1870-80, les diplomates étrangers avaient bien remarqué la faiblesse de l'administration ainsi que les nombreux problèmes liés à la cohabitation de Kurdes et de Turkomans en Arménie, mais pas vraiment de massacres. Les choses changèrent à partir de 1891, quand le sultan arma les Kurdes dans le but d'opprimer sans pitié les Arméniens, envers lesquels le régime montrait déjà une malveillance évidente. A cette époque, les Arméniens subissaient couramment l'extorsion, la torture, l'emprisonnement arbitraire, les viols et les crimes sexuels de la part de l'administration ottomane, comme en témoigna alors un journaliste du Daily Telegraph qui décrivit tout ce qu'il avait vu dans un rapport publié dans la Contemporary Review en août 1895.

Un soulèvement de quelques Arméniens montagnards en 1894 fut réprimé dans le sang. Il s'ensuivit une enquête menée en présence d'émissaires venus d'Angleterre, de France et de Russie, mais les procédés employés furent complètement truqués et le plan de réforme annoncé l'année d'après par le sultan fut rapidement dénié par des massacres gouvernementaux perpétrés dans toutes les villes d'Anatolie l'une après l'autre (septembre-décembre 1895). Ces événements se répétèrent selon le même schéma pratiquement partout et, comme Curzon l'observa dans son discours de mars 1896 devant les Communes, les massacres étaient parfaitement, quasi mathématiquement, organisés. Près de 200 000 Arméniens furent assassinés.

Ni le régime, ni ses dirigeants ne furent sanctionnés pour ces multiples pogroms arméniens, aussi, quand 20 ans plus tard, surgit l'occasion d'une vraie destruction totale, l'extermination des Arméniens ottomans sur leurs terres, les autorités poursuivirent leur lancée et exécutèrent leur génocide. En 1908, le vieux sultan avait été évincé par un coup d'état. Bien qu'incroyant, il avait toujours justifié ses actions dans l'intérêt de l'Islam. Les nouveaux dirigeants de la Turquie ottomane, eux, étaient complètement athées : ils comprenaient un mélange d'officiers de l'armée et d'aventuriers politiques pro-léninistes cachottiers, qui prenaient leurs décisions derrière des portes closes. Malgré un premier élan fraternel envers l'empire, ils se rangèrent bientôt à un nationalisme turc pur et dur qui, alors que les Turcs représentaient l'ethnie dominante dans l'empire, fut le signe de graves dangers à venir pour d'autres nationalités.

La Turquie ottomane s'engagea dans la première guerre aux côtés de l'Allemagne en octobre 1914. En mars 1915, les Arméniens qui se trouvaient dans les rangs de l'armée ottomane furent désarmés et enrôlés dans des bataillons de travail pour les travaux de force et les basses besognes. Beaucoup trouvèrent la mort.

Un mois après, les déportations d'Arméniens commencèrent : l'une après l'autre, les villes étaient vidées de leurs populations, hommes, femmes, enfants, et emmenées dans le désert pour y mourir. Seuls ceux qui étaient utiles à l'armée étaient épargnés. Les autorités proclamaient qu'elles déplaçaient des populations pour leur propre sécurité en dehors des zones de combat, où elles seraient réinstallées dans de nouvelles maisons. Mais les Arméniens, déportés très loin de leurs lieux d'origine et des zones de combats, furent laissés, non pas dans d'autres maisons, mais dans des espaces semi-désertiques ou sans abri. Ils étaient tour à tour brûlés par le soleil et glacés par les vents nocturnes. Pendant le voyage, on les empêchait de toucher aux vivres offerts par charité par les pays neutres. Plusieurs fois, ils furent déplacés de ville en ville jusqu'à ce qu'ils meurent d'épuisement.

En avril 1915, les autorités turques donnèrent l'ordre d'arrêter les six cents Arméniens qui détenaient des postes importants à Istanbul. Au même moment, dans les nombreuses vieilles villes au cœur de l'Anatolie, les rafles et les "déportations" d'Arméniens commencèrent. Pour beaucoup d'entre eux, cette déportation ne fut rien d'autre qu'une exécution aux abords de leur ville. Pour les autres, ce fut une mort plus lente pendant qu'ils marchaient vers le sud, dans le désert de Syrie. Quand Atatürk proclama la nouvelle République turque en 1922, près d'un million d'Arméniens étaient morts, trois millions avaient été déplacés, et il n'en restait plus un seul dans toute l'Anatolie où ils avaient vécu pendant trois millénaires.

Ces événements prirent vraiment fin en septembre 1916. C'est de cette façon implacable que fut perpétré le génocide arménien, le premier génocide du XXe siècle, qui chassa les Arméniens vers le Moyen-Orient, l'Europe, la nouvelle Union Soviétique et l'Amérique. Mais ce qui arriva en 1915 aux Arméniens n'était en aucun cas pour eux la première tragédie d'une telle ampleur, ni la dernière.

Pris dans l'étau d'empires adverses, Rome et la Perse, Byzance et la Turquie, entre les Turcs et les Russes, la Chrétienté et l'Islam, le marteau et l'enclume, les Arméniens ont toujours été exposés, par leur fâcheuse situation géographique, au caprice des pouvoirs hostiles. Mais d'une façon ou d'une autre, et

contre toutes ces adversités, ce petit peuple dynamique a survécu.

L'Arménie a été la première nation au monde à se proclamer chrétienne en 301 après J-C, ce qui était un acte typique d'indépendance et de défi (Dioclétien devait par la suite organiser ses pires persécutions). Un siècle plus tard, les Arméniens inventèrent une calligraphie nouvelle pour leur langue extrêmement particulière, la plus originale qui soit de toutes les langues indo-européennes. A la même époque, ils refusèrent de prendre part au conseil œcuménique qui établit l'orthodoxie de l'Eglise. Tout au long des siècles et des turbulences qui suivirent, grâce aux forces combinées de leur propre destin, de leur langue et de leur écriture, les Arméniens approfondirent le sentiment de leur propre identité. Et bien qu'ils n'aient jamais eu de territoire à eux, ce furent ces notions défendues avec acharnement qui, quoique abstraites, leur permirent de survivre, sans se mélanger, au milieu des vagues d'étrangers.

Entretien

ATOM EGOYAN

scénariste & réalisateur

"Je suis arménien et canadien, réalisateur de films. En tant que tel, j'ai toujours envisagé de traiter de l'histoire absolument unique du peuple arménien. Il était tentant d'adapter l'un des nombreux livres qui existent, mais je me suis rendu compte à quel point il était essentiel pour moi d'ancrer le projet dans le présent. Cela me permettait de montrer les répercussions de cet événement historique sur les générations d'aujourd'hui. Il s'agissait pour moi de permettre au spectateur de ressentir la réalité de l'horreur, au sens spirituel, pas simplement de montrer les conséquences flagrantes que représente une perte humaine ou matérielle.

"Ararat" s'attache au rôle que peut jouer l'art dans notre combat pour trouver le salut après le génocide. C'est une œuvre extrêmement personnelle. J'ai déjà traité de certains de ces thèmes dans mes films précédents, mais là, c'est la première fois que j'aborde frontalement et à une telle échelle l'idée de conscience historique. Ce qui est broyé par un génocide, ce ne sont pas seulement les vies humaines. C'est l'humanité qui est en nous. La difficulté, c'était que la fiction devait arriver à marier les conséquences historiques avec les moments d'intimité que partagent les héros du film. L'Histoire, il faut la raconter. La vie, il faut la vivre.

Le film dans le film cherche à montrer les événements historiques en s'essayant à la reconstitution, alors que le récit contemporain et les personnages d'aujourd'hui reconstruisent leur propre histoire. Ils le font selon leurs besoins, leurs souvenirs et leur imagination. En présentant l'Histoire à travers les mémoires en ruines et les témoignages de survivants (en particulier le livre de Clarence Ussher "An American Physician" in Turkey, publié en 1917), "Ararat" donne la chance à tous ces personnages de se rencontrer, de se retrouver. Car ils ont un besoin vital de saisir la vérité, et ils espèrent trouver un sens à leur vie en arrivant à accepter cette vérité."

Entretien

L'Arménie et la langue arménienne occupent-elles une place prépondérante dans votre vie depuis toujours, ou bien est-ce que votre conscience arménienne s'est développée plus tardivement ?

Atom Egoyan : Quand je suis arrivé au Canada, avec ma famille, l'arménien était ma langue maternelle. C'était la seule langue dans laquelle je pouvais communiquer avec ma grand-mère, qui a eu une grande influence sur mes premières années. Cependant, dès que je suis entré à l'école, je souhaitais de tout mon cœur m'intégrer, ressembler aux autres enfants. Mes parents ne m'ont jamais forcé à parler arménien à la maison, et ma grand-mère a quitté Victoria (une ville très anglaise de la côte Ouest canadienne) quand j'avais six ans. Nous étions la seule famille arménienne de Victoria. Il n'y avait ni communauté, ni église arménienne dans mon éducation. J'ai donc été élevé sans les piliers traditionnels de la culture arménienne que sont la langue, l'église ou la communauté. J'étais sur le point d'être totalement absorbé par la culture anglo-canadienne dominante, lorsque j'ai quitté la maison à l'âge de 18 ans. Pourtant, j'ai toujours senti que j'étais différent des autres. Et bien sûr, j'ai été élevé avec cette idée que les turcs étaient nos ennemis historiques. Mais cela restait très vague à mes yeux. Je n'ai pas été élevé avec un sentiment de rage, et ma connaissance de l'histoire arménienne n'a commencé à se développer qu'une fois installé à Toronto pour y étudier les relations internationales, en 1978. A ce moment là, tout a changé. Il y avait une association d'étudiants arméniens à l'université de Toronto, et j'ai été confronté aux questions politiques en cours à cette époque là. J'ai également commencé à faire des films au club de cinéma de l'université. Et je savais déjà, à cette époque, qu'un jour, dans le travail

artistique que je voulais entreprendre, j'éprouverais le besoin de me confronter à la question du Génocide arménien.

Faut-il voir dans cette redécouverte de vos racines arméniennes l'origine de votre intérêt pour toutes les questions concernant l'identité ?

Atom Egoyan : Ma réintégration au sein d'une communauté arménienne à l'âge de 18 ans a exercé une profonde influence sur moi. J'ai compris qu'il me restait une grande partie de ma vie à découvrir. C'est durant ces années que les frustrations politiques des Arméniens ont débouché sur des actes de terrorisme, et je cherchais désespérément à comprendre la nature de ces actions - qu'est-ce qui pouvait pousser les gens à aller jusqu'à en tuer d'autres. Je me suis intéressé au langage employé par la communauté pour décrire ces actions. On disait de ces individus qu'ils étaient des "combattants pour la liberté", et non des terroristes. J'avais besoin de réconcilier cette éducation anglo-canadienne que j'avais assimilée et ces actes violents qui faisaient partie de l'histoire des miens. Alors je me suis plongé dans une étude approfondie de l'histoire politique arménienne, tout en réapprenant la langue. L'été, je retournais à Victoria travailler. J'avais un boulot étrange qui, je m'en rends compte aujourd'hui, a forcément eu une influence sur ma façon de voir le monde. Il y avait un restaurant grec à Victoria dont la clientèle était essentiellement touristique. J'avais peu d'expérience en tant que serveur, mais j'ai réussi à décrocher ce boulot en persuadant le propriétaire que je pouvais facilement me faire passer pour un grec. J'ai changé mon prénom en "Yanni" (à partir des trois dernières lettres de "Egoyan") et j'ai même pris un accent grec. C'était de la comédie, mais cela m'assurait de bons pourboires ! Cela m'a conduit à penser que l'identité nationale n'était finalement qu'une construction - quelque chose que n'importe qui pouvait endosser à sa convenance. Cette idée a fait son chemin jusque dans mon premier film "Next of kin", où un jeune homme anglo-canadien s'immisce dans une famille arménienne en prétendant être leur fils disparu. C'est durant le tournage de ce film, en 1984, que j'ai rencontré Arsinée (elle jouait la fille de cette famille arménienne) et bien sûr, cette rencontre a bouleversé ma vie.

Arsinée venait-elle d'une famille aussi "assimilée" que la vôtre ?

Atom Egoyan : C'est tout le contraire. Arsinée a grandi à Beyrouth au sein d'une communauté arménienne très solide, et n'est venue au Canada qu'à l'âge de 17 ans. Son point de vue était donc extrêmement différent du mien. Son "arménianité" était innée, elle n'avait jamais éprouvé le besoin de la défier, ou de la remettre en question. A partir de ce premier film en commun, en 1984, nous avons développé ensemble un travail qui a continuellement analysé ces questions d'identité, de façon très explicite avec "Calendar", que nous avons tourné en Arménie en 1992 et aujourd'hui, dix ans plus tard, avec "Ararat". Il est évident que nous abordons ces questions chacun sous un jour différent, ce qui donne à notre travail une dimension particulière.

Dans vos films, vos personnages réinventent souvent leur passé afin de pouvoir affronter le présent. Dans "Ararat" le passé individuel est doublé du poids d'un passé historique, et l'ombre de la grande Histoire pèse sur les histoires de chacun...

Atom Egoyan : J'ai toujours adoré ce titre du film de Sergei Paradjanov "Les ombres de nos ancêtres oubliés". Il y a une pression terrible placée sur les enfants arméniens pour qu'ils se souviennent du Génocide, qu'ils en cherchent la reconnaissance, qu'ils fassent tout ce qui est en leur pouvoir afin de faire en sorte que ce Génocide ne soit pas oublié.

En essayant de trouver une façon de raconter l'histoire du Génocide, j'ai eu envie de montrer comment "les ombres de nos ancêtres oubliés" pouvaient déterminer le futur de plusieurs personnages contemporains, soit directement, à travers leur lien à ce traumatisme historique, soit à travers leurs rôles en tant que spectateurs et acteurs de ce drame recréé.

J'ai toujours été fasciné par la construction des familles, par les tensions qui existent entre ce qu'on nous impose (les rôles que nous sommes supposés tenir au sein de la structure familiale) et la possibilité qu'a chacun de choisir et de se déterminer. La notion freudienne de "romance familiale", ce rêve que nous pourrions échapper à notre héritage et se créer de nouveaux parents, est un thème que j'ai déjà analysé par le passé. Je suis fasciné par ce besoin que nous avons tous de mener une vie meilleure, par opposition à toutes ces choses dont nous sommes forcés de nous souvenir.

C'est pourquoi Arshile Gorky est une métaphore si puissante dans le film. Le plus grand peintre arménien est né sous le nom de Vosdanig Adoian, puis il a complètement changé d'identité après le traumatisme que constituait le fait d'avoir réussi à s'enfuir d'Arménie après le Génocide. Il pensait qu'il pourrait diriger le cours de sa propre vie, et raconter aux autres une histoire tellement réussie (qu'il était un parent de l'écrivain russe Maxime Gorki !) qu'il parviendrait à nier qui il était.

Mais ces choses là trouvent toujours le moyen de nous rattraper. En réalité, "Ararat" parle d'un groupe de gens qui sont rattrapés par leur propre histoire, tout comme la mienne a fini par me rattraper.

C'est cela qui me fascine dans le déni du gouvernement turc. Il s'agit en réalité d'une crise de leur propre image. Ils ne peuvent vraiment pas imaginer qu'ils ont été capables d'actes pareils, tout comme des parents abusifs (dans "De beaux lendemains" ou dans "Le voyage de Felicia", par exemple) ne peuvent accepter l'idée qu'ils font du mal à leurs enfants. Le mécanisme du déni est à la fois atrocement brutal et incroyablement efficace. Que répondre à quelqu'un qui affirme : "Ceci n'est pas arrivé" ? Qu'est-ce qui

constitue la nature de la preuve ? Dans notre culture, la vérité historique est devenue intrinsèquement liée à la façon dont on raconte l'histoire. Très simplement, on attend que quelqu'un nous raconte l'histoire la meilleure. C'est bien ce qui est en jeu à la fin de "Ararat". Derrière le cérémonial et les prétentions de cette soirée où Edouard Saroyan présente son film - la première d'un film qui veut "montrer ce qui s'est passé" (comme si un film pouvait le faire !) l'histoire est faite par deux inconnus, Raffi et David, dans la pièce noire d'un bureau de douane, qui prennent position sur plusieurs histoires qu'ils ont tous deux choisies de croire.

Sur le scénario du film, sous le titre "Ararat" figurait un sous-titre "l'histoire vraie d'une preuve vivante". Qu'est-ce qui constitue une preuve ? Comment sait-on d'une histoire qu'elle est vraie ?

Atom Egoyan : Il est certain que ce que nous appelons "la vérité" est fait de choses auxquelles nous avons besoin de croire à un moment donné de notre vie. Des choses qui correspondent à un système de croyances qui comprend l'impératif moral et l'intérêt personnel. Ceci débouche sur plusieurs problématiques déroutantes. On dit souvent que l'histoire est écrite par les vainqueurs, que ceux qui ont le pouvoir de contrôler la distribution de l'information écrivent la vérité. Quand j'ai écrit ce sous-titre, "l'histoire vraie d'une preuve vivante", il avait deux significations. "Preuve vivante" se réfère à la preuve par quelqu'un qui vit encore, que quelque chose s'est passé. Dans le cas du Génocide arménien qui a eu lieu il y a plus de quatre-vingt cinq ans, il reste très peu de "preuves vivantes". La mère d'Edouard Saroyan qu'incarne Charles Aznavour - la femme qui a inspiré son film - aurait été un exemple classique de preuve vivante. Mais j'aimais aussi l'idée que "preuve vivante" soit également un impératif - comme peuvent l'être des expressions telles que "passer à l'action" ou "faire l'amour". Dans ce sens Raffi, en allant parcourir les sites historiques arméniens, en jouant un jeu dangereux avec son propre destin, vit la preuve de l'histoire dangereuse et traumatisante de son pays. "Ararat" devient alors l'histoire vraie d'un jeune homme qui, en vivant cette quête de la preuve (pour comprendre pourquoi son père est allé jusqu'au bout de son acte politique) découvre une vérité encore plus grande. En racontant cette histoire à David - un parfait inconnu - , en parvenant à ce que David croit à son histoire, Raffi retrouve sa dignité, le respect de lui-même. Et David, parce qu'il a besoin de croire à cette histoire à cet instant précis de sa vie (à cause de sa relation avec son propre fils auquel Raffi lui fait penser) est prêt à oublier ses soupçons (concernant le contenu exact des boîtes de film) afin de créer une nouvelle vérité. Ce qui se passe dans cette chambre noire est une forme quasi métaphysique de transfert et d'acceptation qui est le cœur de "Ararat".

Comment le tournage du "Voyage de Félicia" a-t-il provoqué en vous le désir d'aborder "Ararat" maintenant, à cette étape là de votre carrière et de votre vie ?

Atom Egoyan : Il y a une scène au début du "Voyage de Félicia" dans laquelle Félicia et son père marchent à travers les ruines d'un château irlandais. Le père essaye de convaincre sa fille de quitter son petit ami, qu'il soupçonne de travailler pour l'armée anglaise, et la supplie de se souvenir que son arrière-grand-père fut tué par les anglais en 1916. Je n'oublierai jamais le jour où nous avons tourné cette scène. Je regardais ces deux acteurs irlandais marcher dans ces ruines, sur cette terre irlandaise, parler d'histoire comme s'il s'agissait du présent. Alors que je tournais cette scène - une scène qui n'était pas développée dans le roman magnifique de William Trevor - j'ai soudain compris pourquoi elle me touchait tellement, et sans doute plus qu'aucune autre dans ce film. 1916, c'était juste un an après 1915, l'année du Génocide arménien. Et j'étais là, cherchant à rendre un sentiment de proximité concernant ce chapitre très connu de l'histoire irlandaise, alors que le traumatisme de mon peuple était une histoire qui restait à raconter.

Bien que j'ai réfléchi à l'écriture d'un film historique sur le Génocide depuis longtemps, j'ai compris alors qu'il faudrait que l'histoire de "Ararat" soit contemporaine. A cet instant de notre culture, j'ai pensé qu'il serait presque naïf, voire même irresponsable, de penser que le cinéma pouvait montrer l'histoire sans montrer la façon dont il construisait cette histoire. Je ne dis pas cela en termes purement brechtiens - l'équivalent cinématographique du théâtre épique, et les conventions esthétiques de l'aliénation. Le spectateur moderne est extrêmement sophistiqué, et mes films ont toujours été intensément personnels. Puisque je n'imaginai pas créer un sujet historique sans en démonter la construction, j'avais besoin de trouver une structure et une histoire qui permettent au spectateur de partager mon travail de fouille historique, tout en suivant les différentes trajectoires de plusieurs personnages.

En faisant mes recherches, je suis tombé sur le journal de Clarence Ussher, un missionnaire américain basé à Van. J'ai alors compris que ce livre - cette "vraie histoire" racontée par un témoin de premier plan - serait un sujet idéal pour un grand film historique. J'avais trouvé mon film dans le film. Tout comme le réalisateur et son équipe lorsqu'ils viennent écouter la conférence donnée par Ani, j'ai découvert, durant mes recherches, qu'Arshile Gorky gamin se trouvait à Van et avait forcément été mêlé au siège et à tous les événements qui se déroulaient à ce moment là. Dans la version finale de "Ararat", le spectateur passe sans cesse de scènes où l'histoire est "filmée" (dans le film terminé d'Edouard Saroyan), à des scènes de la "vraie" histoire (d'après la vie d'Arshile Gorky) à des scènes d'une histoire "possible" (au croisement des deux précédentes). Cet entrelacs d'histoires vient se confronter aux souvenirs de Raffi racontant l'histoire de ce tournage (alors qu'il parle au douanier, David) et révélant son propre passé (tandis qu'on

regarde la vidéo de son journal). En termes grammaticaux, le film emploie le présent, le passé simple, l'imparfait, le plus que parfait - et certainement, le plus qu'imparfait - pour raconter une histoire qui parle de l'avenir.

Comment avez-vous rencontré Charles Aznavour ?

Atom Egoyan : Son agent m'avait contacté il y a quelques années, en me disant que Charles aimerait me parler pour envisager de travailler ensemble. Nous nous sommes brièvement rencontrés à Cannes en 1996, et j'ai pensé que ce serait formidable de l'inclure dans un film qui parlerait de la diaspora arménienne. A l'époque, je pensais encore faire un grand film historique. Je ne savais pas quel rôle il pourrait y tenir, mais j'étais enchanté de l'avoir rencontré. Mes parents adoraient Aznavour et ses chansons ont émaillé mon enfance. Bien sûr, chaque Arménien est extrêmement fier de lui et il a continué, à travers les années, à conserver et à susciter une curiosité extraordinaire et une grande énergie créative. Dès notre premier rendez-vous, il m'a exhorté de faire le film le plus personnel possible. Je me souviendrai toujours de sa réaction à la première mouture du scénario.

On s'est rencontrés à son bureau parisien et il m'a dit que tout en aimant le concept du film, il avait des doutes sur son personnage, le Réalisateur. Il m'a dit qu'en écrivant ce rôle, je n'y avais pas inclus cette connexion émotionnelle qu'il sait si bien susciter chez autrui. Cela peut sembler présomptueux comme réflexion, mais tout simplement Charles est un professionnel de la scène, il est très lucide. C'est assez incroyable de se connaître à ce point tout en restant un homme profondément humble et charmant. En l'écoutant parler, j'ai compris que je devais personnaliser son rôle. Il est alors devenu, dans la version suivante, Edouard Saroyan, c'est-à-dire le nom du personnage qu'il incarnait dans "Tirez sur le pianiste" de Truffaut.

Comment avez-vous réussi à faire de "Ararat", ce film que toute une communauté attendait, un film à ce point personnel ? Comment n'avez-vous pas été étouffé par cette pression, cette responsabilité ?

Atom Egoyan : En faisant "Ararat" il fallait que je me répète sans cesse que je faisais, d'abord et avant tout, un film personnel. Comme nous le savons, ce film existe déjà dans la tête de nombreux Turcs qui réagissent contre, et dans celle de nombreux Arméniens qui veulent que ce film soit celui qui fera changer l'Histoire. Il y a une pression énorme sur tout réalisateur arménien de "tout raconter", de faire le film qui montrera à tous ce qui s'est "réellement passé". Bien sûr, personne ne peut dire ce qui s'est "réellement passé". Chaque histoire est un mélange d'histoire personnelle, d'impératif moral, de pression sociale, de besoin historique... Il y a d'innombrables ingrédients qui participent à ce processus qu'on appelle la narration. Le grand défi de "Ararat" consistait à intégrer cette idée dans chaque aspect de chaque action entreprise par chacun des personnages - montrer ce qu'ils font, mais aussi présenter au spectateur toutes les raisons envisageables qui ont pu pousser le personnage à faire ce qu'il fait. Comme je le disais, il y a quelque chose d'immoral à vouloir présenter un point de vue historique sans en même temps inclure la possibilité de voir l'autre côté, l'autre point de vue. Bien que cela soit plus pratique, il ne faut jamais laisser la vérité devenir un monopole.

Pourquoi avoir choisi d'intégrer dans le film que réalise Aznavour, le poème "La danse" ?

Atom Egoyan : Ce poème a été écrit par le poète Siamanto (dont le vrai nom était Atom Yarjanian), l'un des intellectuels arméniens assassinés durant le génocide en 1915. Ce que je trouve si puissant dans ce poème est la façon avec laquelle une scène d'horreur absolue passe par le filtre d'une autre personne dont l'expérience consiste à avoir assisté à la scène. Une femme allemande raconte ce qu'elle a vu à l'auteur du poème, qui ensuite nous le relate. Dans "Ararat", quand Raffi raconte cette histoire à David le douanier, elle est passée par plusieurs filtres depuis le fait original. Une femme allemande assiste à l'horreur. Elle la relate à l'auteur du poème. Ce poème inspire Rouben, le scénariste. Edouard Saroyan le met en scène. Raffi assiste au tournage de la scène, qui est une re-création de l'horreur. Raffi raconte cette scène à David. Quand David parle de ce poème, la ligne entre le fait réel et l'impact émotionnel provoqué par la vision de cette représentation quasi rituelle de l'horreur, cette ligne s'est presque effacée. Ce poème me permet donc d'aborder ce thème des réalités subjectives, qui parcourt tout le film.

Il y a une scène dans votre film où vous mélangez la vraie Histoire (la vie du peintre Arshile Gorky) et la fiction (la première du film réalisé par Edouard Saroyan). C'est le moment où Ani voit soudain, devant l'affiche du film, Arshile Gorky lui-même. C'est alors qu'elle prend la décision de rejoindre son fils. Qui a t-elle vu ?

Atom Egoyan : Gorky n'est pas vraiment présent, mais il existe dans l'imagination d'Ani. Dans ce film rempli d'imageries, c'est le seul instant de réalisme magique du film. C'est le fantôme de Gorky que voit Ani, et qui la pousse à quitter cette soirée de gala. Gorky, à cause de sa relation avec sa mère, lui fait comprendre combien est précieux le lien qui l'unit à son fils. En fait, ce que je voulais vraiment montrer, c'est comment tout est lié. Ce lien collectif fait d'expériences, de causes, d'effets et de responsabilités, est ce qui rend notre condition humaine à la fois merveilleuse et tragique.

Entretien réalisé par Michèle Halberstadt

BIOGRAPHIES

Atom Egoyan

Pour son premier film, "Next of kin" (1984), Egoyan est nominé en tant que meilleur réalisateur aux "Génies" du cinéma canadien. Le film reçoit un "Gold Ducat" au festival de Mannheim en Allemagne.

"Family viewing" (1987) est couronné par le prix de la critique internationale à Locarno avant de recevoir huit nominations aux "Génies" (dont meilleur film, meilleur scénario et meilleur réalisateur). La notoriété du film grandit encore quand Wim Wenders décline le prix du jury du festival de Montréal pour son film "Les Ailes du désir" et offre le trophée à Egoyan, son "confrère canadien".

"Speaking parts" (1989) est projeté pour la première fois à Cannes, à la Quinzaine des Réalisateurs. Il sera nominé aux "Génies" (meilleur film, meilleur scénario, meilleur réalisateur, etc.).

C'est encore la Quinzaine des Réalisateurs qui offre à "The adjuster" (1991) sa première internationale. Le film reçoit le prix spécial du jury au 17e festival international de Moscou et le prix du meilleur film canadien à Toronto.

"Calendar" (1993) remporte le Prix C.I.C.A.E. à Berlin. Egoyan est nominé aux "Génies" pour le meilleur scénario et le meilleur réalisateur.

"Exotica" (1994) est le premier film canadien anglophone sélectionné en compétition officielle cannoise depuis presque dix ans. Il y remporte le prix de la critique internationale. "Exotica" est désigné meilleur film de l'année par les associations de critiques en France et en Belgique. Aux "Génies", il remporte huit prix dont le meilleur film, le meilleur réalisateur et le meilleur scénario original.

"De beaux lendemains" ("The sweet hereafter" 1997) est présenté en première mondiale et en compétition officielle au 50e festival de Cannes. Il sera le film le plus primé de la compétition : grand prix du jury, prix de la critique internationale et prix œcuménique. Il fait ensuite l'ouverture de Toronto où il est doublement honoré par le prix de la critique internationale et par le prix du meilleur film canadien. "De beaux lendemains" remporte huit "Génies" dont celles du meilleur film, du meilleur acteur et du meilleur réalisateur. En février 1998, Egoyan est nominé deux fois aux Oscars en tant que meilleur réalisateur et pour la meilleure adaptation (du roman éponyme de Russel Banks).

Atom Egoyan a écrit et réalisé de nombreux courts-métrages et programmes pour la télévision, dont le téléfilm "Gross misconduct" (1993) pour lequel il remporte le Golden Gate au festival de San Francisco, "En passant" qui fait partie du film "Montréal vu par..." et "A portrait of Arshile", un court-métrage produit par la BBC.

L'œuvre d'Egoyan est régulièrement présentée dans de nombreuses rétrospectives à travers le monde. En 1994, Time Magazine le classe dans sa liste des "valeurs montantes du nouveau millénaire". En 1996, Egoyan est membre du jury à Cannes. En 1997, il est fait Chevalier des Arts et Lettres par la République française. En 1999, il reçoit le Anahid Literary Award du Centre arménien de l'université de Columbia, et est fait membre de l'ordre national du Canada.

Egoyan crée plusieurs installations pour le musée d'art moderne d'Oxford, le musée d'art moderne de Dublin, la biennale de Venise ou le studio national des arts contemporains du Fresnoy.

Le travail d'Egoyan a donné lieu à trois ouvrages. L'éditeur canadien Coach House Press a publié "Speaking parts" et "Exotica". En France, les éditions Dis Voir ont édité un album intitulé "Atom Egoyan".

Egoyan fait ses débuts de metteur en scène d'opéra en 1996 avec "Salomé", une production de la Canadian Opera Company qui est ensuite montée à Houston et à Vancouver. En avril 1998, le Tapestry Music Theatre de Toronto crée en première mondiale l'opéra "Elsewhereless" composé par Rodney Sharman sur un livret et une mise en scène d'Atom Egoyan.

Egoyan met en scène la première mondiale du nouvel opéra de Gavin Bryars "Dr Ox's experiment" pour le National Opera de Londres.

Mariant le cinéma et son amour pour la musique, Egoyan dirige le célèbre violoncelliste Yo Yo Ma dans "Sarabande". Inspiré par la suite pour violoncelle N°4 de Bach, ce programme télévisé plusieurs fois récompensé fait partie d'une série en six parties intitulée "Yo Yo Ma : Inspired by Bach". Il a été sélectionné au festival de Venise en 1997.

La même année, Egoyan produit deux premiers films à petit budget : "Babyface" de Jack Blum, sélectionné à Cannes en 1998, et "Jack and Jill" de John Kalangis, sélectionné à Toronto en 1998.

"Le voyage de Felicia" ("Felicia's Journey") adapté d'un roman de William Trevor, réunit les comédiens Bob Hoskins, Elaine Cassidy et Arsinée Khanjian. Présenté en compétition officielle à Cannes en 1999, il fait ensuite l'ouverture du festival de Toronto.

Parmi les dernières créations d'Egoyan, on peut citer "Evidence", une installation vidéo réalisée pour l'exposition Notorious au musée d'art moderne d'Oxford, à l'occasion du 100e anniversaire de la naissance d'Alfred Hitchcock. A Dublin, il a dirigé John Hurt dans une adaptation filmée de la pièce de Samuel Beckett "La dernière bande".

Atom Egoyan vit à Toronto avec la comédienne Arsinée Khanjian et leur fils Arshile.

ROBERT LANTOS producteur

"Le XXe siècle fourmille encore d'histoires qui n'ont jamais été racontées. Certaines représentent des événements tragiques qui ont atteint des millions de gens et qui ont modelé le monde qui est aujourd'hui le nôtre. Nous, producteurs et réalisateurs de films, nous utilisons le cinéma pour raconter cette Histoire-là. Faire un film, cela demande énormément d'énergie, un engagement de chaque instant, et il y a aussi une part de risque. Pour moi, cela n'en vaut la peine que si on défend un film véritablement nécessaire, une histoire qui mérite d'être racontée. Cela ne veut pas dire que chaque film que je produis doit traiter d'un sujet aussi capital, d'une période aussi tragique... Mais pour "Ararat", oui, effectivement, la motivation vient de là. "

Robert Lantos commence sa carrière d'indépendant en 1976 avec "L'ange et la femme" de Gilles Carle. Il crée et dirige Alliance Communication Corporation qui deviendra la plus importante société canadienne de cinéma et de télévision. En 1998 il cède le contrôle du groupe pour se concentrer sur le côté créatif. Il produit désormais avec sa structure légère, Serendipity Point Films.

Parmi ses productions, on peut citer "Men with brooms" avec Leslie Nielsen (qui vient de sortir aux Etats-Unis), "Claire's hat" de Bruce McDonald avec Juliette Lewis et Gina Gershon, "Stardom" de Denys Arcand (qui a fait la clôture de Cannes et l'ouverture de Toronto), "Sunshine" d'Istvan Szabo avec Ralph Fiennes (trois European Film Awards, trois "Génies" dont meilleur film et trois nominations aux Golden Globes dont meilleur film), "Le voyage de Felicia" d'Atom Egoyan avec Bob Hoskins et Elaine Cassidy (quatre "Génies", sélection officielle à Cannes et ouverture du festival de Toronto), "eXistenZ" de David Cronenberg avec Jude Law, Jennifer Jason Leigh et Willem Dafoe (Ours d'argent à Berlin), "De beaux lendemains" d'Atom Egoyan avec Ian Holm (nominé à deux Oscars, grand prix et prix de la critique internationale à Cannes, couronné par huit "Génies" dont meilleur film), "Crash" de David Cronenberg avec James Spader et Holly Hunter (prix spécial du jury à Cannes, six "Génies"), "Excès de confiance" ("Never talk to strangers") de Peter Hall avec Antonio Banderas et Rebecca DeMornay, "Johnny Mnemonic" de Robert Longo avec Keanu Reeves, "Whale music" de Richard Lewis (ouverture du festival de Toronto, quatre "Génies"), "La robe noire" ("Black robe") de Bruce Beresford avec Lothaire Bluteau, "Joshua then and now" de Ted Kotcheff avec James Woods et Alan Arkin (sélection officielle à Cannes, film d'ouverture à Toronto) et "Les femmes de trente ans" ("In praise of older women") de George Kaczender avec Tom Berenger et Karen Black (film d'ouverture à Toronto et quatre "Génies").

LES ACTEURS

par ordre alphabétique

SIMON ABKARIAN - Arshile Gorky

Né à Paris en 1962, il passe son enfance au Liban avant de revenir à Paris en 1977. Il part ensuite à Los Angeles et travaille dans une compagnie de théâtre arménienne.

De retour à Paris en 1985, il entre au Théâtre du Soleil dirigé par Ariane Mnouchkine, où il reste pendant huit ans et joue dans "L'Orestie" et "Iphigénie à Aulis", présentés à Bradford. Toujours à Paris, il travaille avec Paul Golub pour le spectacle "Le songe d'une nuit d'été".

En 1998, il signe sa première mise en scène "Peines d'amour perdues" de Shakespeare, au Théâtre de l'Épée de Bois.

En mai 2001, la 15ème Nuit des Molières le consacre meilleur comédien pour "Une bête sur la lune".

DAVID ALPAY - Raffi

"Ararat" marque les débuts à l'écran de ce nouveau venu de 20 ans. Sa seule expérience de comédien, c'est "La cerisaie" de Tchekhov, montée dans le cadre de l'université.

David Alpay étudie la biologie et le français à l'université de Toronto. Il écrit pour The Dana Alliance for Brain Initiatives. Depuis 1994, il est premier violon pour la Canadian Dance Tapestry, un groupe de musique traditionnelle canadienne qui tourne dans les festivals du monde entier. Il pratique également la sculpture, l'escrime et l'aviron.

Dès le lycée, en 1999, il est le premier lauréat de l'American Neuroscience Competition. Major de sa promotion au lycée Earl Haig de Toronto, boursier de l'Etat d'Ontario, il est reçu second parmi les candidats francophones d'Ontario, est couronné trois années d'affilée par le prix d'écriture Earl Haig, remporte le concours de l'Association des professeurs de physique d'Ontario et la médaille du bénévolat du Toronto General Hospital.

Entre 1996 et 1999, David a en effet été volontaire dans de nombreux hôpitaux de la région, en donnant par exemple des cours de mathématiques à des étudiants défavorisés. Il se destine à une carrière de médecin.

CHARLES AZNAVOUR - Edward

Charles Aznavour est, en France comme dans le monde entier, une personnalité dont l'immense carrière est difficile à résumer.

Il naît Chahnour Varinag Aznavourian à Paris en 1924. Ses parents ont fui la Turquie avant le grand massacre. Auteur, compositeur, interprète, comédien, la carrière d'Aznavour s'étale sur plus de soixante années et a fait de lui une véritable légende. Réinventeur de la chanson française (science du rythme et de la mélodie, variété des registres et modernité des sujets), collaborateur des plus grands, vedette de music-hall à la popularité jamais démentie, admiré par les plus grands "entertainers" anglo-saxons, il a écrit plus de 600 chansons, vendu plus de 100 millions de disques et participé à une soixantaine de films. Aznavour commence sa carrière sur les planches en tant que danseur. Il a 9 ans. Il deviendra une vedette internationale de la chanson et du cinéma aux côtés d'Edith Piaf, de Maurice Chevalier, sous la direction de réalisateurs tels qu'André Cayatte ("Le passage du Rhin", un film qui lui vaut en 1960 le prix d'interprétation masculine à Cannes), René Clair ("Les quatre vérités"), Julien Duvivier ("Le Diable et les Dix Commandements"), Claude Chabrol ("Les fantômes du chapelier, Folies bourgeoises") Volker Schlöndorff ("Le tambour") et François Truffaut, avec lequel il crée peut-être le plus mémorable de ses personnages à l'écran, dans "Tirez sur le pianiste".

En 1964, il fait salle comble au Carnegie Hall de New York.

Même chose en 1967 pour ses débuts à Londres au Royal Albert Hall. Sa chanson "She" (en français: "Tous les visages de l'amour") atteint la première place au hit-parade anglais et a d'ailleurs été récemment reprise par Elvis Costello sur la bande originale du film "Coup de foudre à Notting Hill".

Charles Aznavour a reçu en 1997 un César d'honneur pour l'ensemble de sa carrière et sa contribution remarquable au cinéma français.

Il a récemment composé le spectacle musical "Lautrec", sorti un album intitulé "Jazznavour", participé aux côtés de Sting, Elton John et Billy Joel aux concerts annuels de Carnegie Hall pour la forêt amazonienne et a été élu "Entertainer of the Century" lors d'un sondage internet organisé par Time Magazine, devant des monuments tels que Frank Sinatra, Elvis Presley ou Bob Dylan.

ERIC BOGOSIAN - Rouben

Eric Bogosian est avant tout auteur dramatique.

Célèbre pour ses pièces montées au Lincoln Center de New York ou à Chicago, il a aussi écrit de nombreux one-man shows. Ses pièces sont présentées partout dans le monde. Son premier roman "Mall" vient de sortir aux Etats-Unis. Enfin, son adaptation de sa propre pièce "Talk Radio" a reçu l'Ours d'argent à Berlin. Comédien, Eric Bogosian a tourné entre autres avec Oliver Stone, Woody Allen.

BRENT CARVER - Philip

Brent Carver est un des plus grands acteurs canadiens. Sa carrière sur scène, à la télévision et au cinéma a été très souvent récompensée. Il est surtout connu à l'étranger pour le rôle de Molina dans "Le Baiser de la femme-araignée" qu'il a interprété au théâtre à Toronto, New York et à Londres. En 1998, sa prestation dans "Parade" lui a également valu de nombreux prix. Sur les planches, il a joué "Le misanthrope", "Richard III", "Cyrano de Bergerac", "De l'importance d'être constant", "Tartuffe", "La tempête", "Un Violon sur le toit", "Cabaret", "Mère Courage", "Beaucoup de bruit pour rien" et "Hamlet". Au cinéma, on a pu le voir par exemple dans "Sleepy hollow" de Tim Burton.

MARIE-JOSEE CROZE - Celia

Marie-Josée Croze a tourné de nombreux films, aussi bien en anglais qu'en français. Son dernier long-métrage, "Maëlstrom" de Denis Villeneuve, lui a valu le "Génie" 2001 de la meilleure comédienne ainsi qu'un "Jutra" au Québec.

BRUCE GREENWOOD - Martin / Ussher

Bruce Greenwood a été remarqué pour son interprétation dans "Treize jours", de Roger Donaldson. Bruce Greenwood entre à l'University of British Columbia, où il découvre l'art dramatique. Au milieu des années 80, il arrive à Los Angeles et obtient son premier grand rôle : le sulfureux Docteur Seith Griffin dans la longue série américaine à succès "St Elsewhere". Au début des années 90, Bruce Greenwood s'engage dans une carrière cinématographique qui ne lui vaudra que des succès. Rien ne sera plus marquant que ses deux interprétations dans "Exotica" et "De Beaux lendemains".

ARSINEE KHANJIAN - Ani

Arsinée Khanjian est aujourd'hui connue du public français. On se souvient de ses apparitions dans "A ma sœur" de Catherine Breillat, "Code Inconnu" de Michael Haneke avec Juliette Binoche, ou "Irma Vep" et "Fin août, début septembre" d'Olivier Assayas. Sur la scène internationale, Arsinée Khanjian est réputée pour sa présence dans "Last night", le premier film de Don McKellar et pour ses collaborations avec son mari Atom Egoyan ("Exotica", "De beaux lendemains" et surtout "Le voyage de Felicia" où elle incarne une mère glamour et tyrannique, vedette dans les années cinquante d'une émission culinaire). Arsinée Khanjian est aussi l'héroïne et la coproductrice de "Calendar".

Sur les scènes européennes, on se souvient de "Danser à Lughnasa", monté par Irina Brook à Bobigny en 1999 en coproduction avec le théâtre Vidy de Lausanne, puis de sa tournée qui la mena à travers la France, en Allemagne et jusqu'au Japon. Sous la direction de Bruno Bayen et de nouveau à la MC93 de Bobigny, elle faisait partie de la distribution de "Stella" de Goethe.

Au Canada, on l'a vue dans de très nombreux spectacles et téléfilms, dont "Foolish Heart" où elle jouait en arménien. Ces performances lui ont valu de prestigieuses distinctions.

Titulaire d'une maîtrise en sciences politiques, Arsinée Khanjian a activement participé à la politique culturelle de son pays. De 1989 à 1994, elle a été la première à s'occuper du bureau du cinéma, de la vidéo et de la photographie au sein du département des arts de l'Ontario. Elle y a supervisé les subventions aux arts visuels et aux supports électroniques alors naissants, ainsi que l'aide aux associations d'artistes. Elle a aidé à mettre en place un système de bourses vidéo ou cinéma attribuées à des artistes sans formation ou expérience préalable. Il s'agit là d'un apport fondamental à la représentation sur les écrans de toutes les minorités.

Arsinée Khanjian participe encore bénévolement au fonctionnement d'associations culturelles dans le monde entier.

ELIAS KOTEAS - Ali / Jevdet Bey

Elias Koteas est diplômé de l'American Academy of Dramatic Arts et membre du prestigieux Actor's Studio. Né à Montréal, sa filmographie fourmille de rôles difficiles et ambitieux dans des œuvres réalisées par les grands cinéastes d'aujourd'hui : "Jardins de pierre" et "Tucker" de Francis Ford Coppola, "The adjuster" et "Exotica" d'Atom Egoyan, "Crash" de David Cronenberg, "Le témoin du mal" de Gregory Hoblit avec Denzel Washington, "Un élève doué" de Bryan Singer, "La ligne rouge" de Terrence Malick. On a pu le voir aussi dans "Bienvenue à Gattaca", "Harrison's flowers", "D'une vie à l'autre" et "Les ames perdues". Il sera prochainement à l'écran dans "Dancing at the Blue Iguana", "Collateral damage" d'Andrew Davis, "Novocaine" avec Steve Martin, "A shot in the dark" d'Agnieszka Holland et "Simone" avec Al Pacino, sous la direction d'Andrew Niccol.

CHRISTOPHER PLUMMER - David

Christopher Plummer est depuis presque 50 ans un des acteurs de théâtre anglophone les plus illustres, ainsi qu'un grand nom du cinéma international, avec plus de 80 longs-métrages à son actif.

Au théâtre, sa carrière prolifique et les innombrables récompenses qu'il a reçues peuvent peut-être se résumer dans cette phrase du New York Times : "Christopher Plummer est le meilleur comédien classique d'Amérique du Nord."

Natif de Montréal, il fait ses débuts sur les planches à 18 ans, en anglais et en français. En 1955, il interprète Jason dans "Médée" à Paris. Il joue Shakespeare et des pièces d'Ibsen, Anouilh, Brecht, Somerset Maugham, Peter Schaffer, Giraudoux, Buchner, Anthony Burgess, Harold Pinter ou Neil Simon dans des mises en scène d'Elia Kazan, Tony Richardson, Peter Hall, Laurence Olivier ou Mike Nichols. A l'écran, c'est Sidney Lumet qui lui offre son premier rôle dans "Les feux du théâtre" en 1957. Ce sera ensuite "La mélodie du bonheur", "L'Homme qui voulut être roi", "L'Argent de la banque", "Meurtre par décret", "La bataille d'Angleterre", "La chute de l'Empire Romain", "Daisy Clover", "La panthère rose", "Malcolm X" de Spike Lee, "Wolf" de Mike Nichols, "L'Armée des douze singes" de Terry Gilliam, "Révélations" de Michael Mann. On vient de le voir dans "Un homme d'exception" de Ron Howard.

LES TECHNICIENS

PAUL SAROSSY - Chef opérateur

"Ararat" est la septième collaboration entre Atom Egoyan et son chef opérateur. Ils ont déjà travaillé ensemble sur "Le voyage de Felicia", "De beaux lendemains", "Exotica", "The adjuster", "Speaking parts" et dernièrement sur le téléfilm "Krapp's last tape". Dans sa filmographie, on trouve "Duos d'un jour", "Lakeboard", "Jerry and Tom", "Affliction", "Picture perfect", "De l'Amour et des restes humains", "Masala" et "White Room". Paul Sarossy a été récompensé par trois "Génies" (pour "Le voyage de Felicia", "De beaux lendemains" et "Exotica"). Il vient de terminer sa première réalisation, "Mr. In Between".

PHILLIP BARKER - Chef décorateur

Phillip Barker a collaboré à "De beaux lendemains" et "Inspired by Bach : Cello Suite #4", "Prelude" de Michael Snow, "Mon propre pays" de Mira Nair et au film néerlandais "Zoeken Naar Eileen" réalisé par Rudolf van den Berg. Il a conçu le dispositif de projection pour "Salomé" d'Atom Egoyan monté par la Canadian Opera Company et les décors et costumes d'"Elsewhere-less" pour le Tapestry Music Theatre. Il est lui-même réalisateur. Son dernier court-métrage a été récompensé par l'Atlantic Film Festival.

BETH PASTERNAK - Costumes

Beth Pasternak a été nominée aux "Génies" pour "De beaux lendemains" d'Atom Egoyan. Elle a également travaillé sur de nombreux films et téléfilms.

SUSAN SHIPTON - Montage

"Ararat" marque sa cinquième participation dans un film d'Egoyan, après "Le voyage de Felicia", "De beaux lendemains" ("Génie" du meilleur montage), "Exotica", "The adjuster" et "En passant". Elle a été également récompensée pour son travail sur "Possible Worlds". Elle a aussi écrit, produit et réalisé le court-métrage "Hindsight" qui a tourné dans de nombreux festivals à travers le monde.

MYCHAEL DANNA - Musique

Mychael Danna a composé la musique de "De beaux lendemains" et de "Exotica", ce qui lui a permis d'obtenir le Genie Award de la meilleure musique. Il avait déjà travaillé avec Atom Egoyan sur "The adjuster", "Montréal vu par...", "Speaking parts" et "Family Viewing". Mychael Danna a été nominé aux Genie Awards pour la musique de "Regeneration" de Gillies Mackinnon. Il a récemment composé la musique de "8 mm" de Joel Schumacher, de "Ice Storm" et de "Ride with the devil" d'Ang Lee, de "Kamasutra" et du "Mariage des moussons" de Mira Nair.

Fiche Artistique

Edouard Saroyan	Charles Aznavour
Ani	Arsinée Khanjian
David	Christopher Plummer
Raffi	David Alpay
Ali/Jevdet Bey	Elias Koteas
Martin/Ussher	Bruce GreenwoodN
Celia	Marie-Josée Croze
Rouben	Eric Bogosian
Philip	Brent Carver
Arshile Gorky	Simon Abkarian

Fiche Technique

Réalisateur & Scénariste	Atom Egoyan
Costumes	Beth Pasternak
Décors	Phillip Barker
Montage	Susan Shipton
Musique	Mychael Danna
Photo	Paul Sarossy
Produit par	Robert Lantos & Atom Egoyan
Producteurs associés	Simone Urdl Julia Rosenberg
Coproducteur	Alliance Atlantis Serendipity Point Films
en association avec	Ego Film Arts et ARP Telefilm Canada
avec la participation de	The Movie Network et Super Ecran - Astral Media The Harold Greenberg Fund